

LA TRADUCTION

Maria José Palma Borrego¹

« (...) traduire » ce qui du silence des survivants aux meurtres de masse se transmettait à leurs enfants. »

Jeanine Altounian.

“Tout passe par la langue. Le corps y est suspendu”
Dominique Sigaud, *Dans nos langues*.

À ma mère

Le temps passe. Par des raisons extérieures à moi, je suis obligée, seulement d'une certaine manière, de réécrire la première version de *La Traduction*. Un récit qui commençait ainsi : Tu me demandais des nouvelles sur la publication de mon livre sur la guerre civile espagnole et ta famille. Elle n'a pas été possible. Ce livre-là, tu ne le liras jamais.

En fait, ce livre dont tu me parlais, je ne l'ai pas encore écrit entièrement. Il est resté en morceaux, en tranches, avec des traces d'une écriture rapide mélangée avec des pages blanches et difficiles à comprendre. Il est aujourd'hui une sorte de brouillon avec des lignes déchirées comme ma famille maternelle, ou comme ma déchirure retraversée par les mots intraduisibles de ma mère. Par sa mort.

Ma mère est morte le même mois de sa naissance quatre vingt treize ans avant. Sa langue orale a disparu de ma vie. Les traductions aussi. Mais une autre, celle qui reste dans mon intérieur, sa langue intérieure en moi, je la tiens et la retiens dans ma pensée, dans mon corps, dans mon écriture.

Le jour de la disparition de la langue orale de ma mère, mon monde a changé. Il ne me reste que l'absence et le deuil de celle que je devais traduire pour la comprendre. Pour savoir ce qu'elle voulait de moi. Quand j'arrivais à le faire, à la comprendre, soit il y avait des erreurs dans ma traduction, qui allaient marquer le présent de ma vie, soit la traduction m'était directement impossible, ce qui marquait mon futur et à moi-même. Sans savoir, traversée par ces mots, ils restaient doubles, triple, d'une polysémie infinie : dedans, dehors et surtout, au fond de moi-même. Il s'agissait d'un horizon que j'oubliais systématiquement de tracer. Ces trois dernières lignes sont pour moi difficiles à comprendre.

Je me sers aujourd'hui de mes langues pour pouvoir donner un lieu à la graphie du deuil de celles de ma mère. Maintenant, pour le faire, je me tiens en équilibre sur un bord inconnu, sur un mur d'étrangeté au milieu de cette perte. D'un côté de cette construction, il me reste ma vie quotidienne et mon écriture et de l'autre, l'éloignement et le silence de tout ce qui signifie le mot famille. Un mot désir inaccompli dans mon histoire. Maintenant vide, qui fait trou. Attachée à la présence du souvenir de ma mère. Sans sens ou peut-être avec. Maintenant, ce mot a disparu de mon vocabulaire, de mes langues, de toutes mes connaissances.

¹ Ecrivaine, psychanalyste. E-mail: palmaborrego@telefonica.net.

Je suis rentrée à Madrid après mes vacances, le 10 septembre 2017 à 14h30. Il faisait chaud. C'était normal, comme un jour quelconque de ce début de la fin de l'été. Oui, il faisait chaud, d'une chaleur sèche. J'étais fatiguée après cinq heures de voyage. Après un repas frugal, je suis allée me reposer. Vers 18 heures, j'ai téléphoné à ma mère comme d'habitude. C'était l'appel quotidien. Je préférais lui téléphoner à cette heure-ci, après sa sieste, car elle se sentait affaiblie.

Pour moi, cette longue sieste des derniers mois d'avant sa mort c'était une alarme, car elle ne l'avait jamais faite. Ceci a duré deux ou trois mois. Malgré cette alarme à moitié consciente, je ne pensais pas à la possibilité de sa mort. Elle était là, dans ma pensée et mes gestes, l'habitude. Avant, je lui téléphonais à n'importe quel moment, pendant ces deux ou trois mois semi mortels, j'avais l'espoir de la trouver disponible pour m'écouter, plutôt pour me raconter des choses. Pour que je la traduise.

Le 11 septembre 2017, vers 18 heures, au téléphone, j'ai écouté sa respiration très saccadée et sa voix affaiblie qui me demandait sans conviction, si on était bien arrivés. Je ne voulais pas trop la déranger, je la sentais très fatiguée. J'étais dans l'impossibilité absolue de pouvoir traduire ses mots, ses souffles, à part la formule de politesse qu'elle employait de façon rituelle. Tout ce qui passait par son souffle m'est restée dehors, mais aujourd'hui, il me revient à la mémoire.

Le lendemain matin, mon frère m'a envoyé un WhatsApp en me disant : « Maman est morte ce matin à 7h30. » Choc. Je n'ai pas pu déchiffrer le message, j'ai seulement vu la couleur verdâtre du fond de l'écran de mon portable et le mot "maman". L'intuition de sa mort a été suivie par cette vision. Le reste : l'inquiétude et l'appel.

Je devais partir la voir une semaine après sa mort, le 17 septembre, je voulais lui faire une surprise, mais le mot « mort » fut plus rapide que moi. Une valise, un voyage pour lui dire adieu avant le feu et la crémation.

Un mois plus tard, mon frère et moi, nous nous sommes rencontrés à Séville pour aller à la campagne de l'enfance de ma mère, pleine d'oliviers, et laisser ses cendres enterrées sous les racines d'un olivier choisit par mon frère, qui se trouvait en face de l'ermitage où elle allait jouer quand elle était enfant. Entre les deux, comme une ligne grisâtre qui laisse passer le temps et l'espace, une route étroite qui les séparait.

Sans me rendre compte, à cause des alentours, de l'endroit et de la couleur du jour, je me suis mise à remémorer tout ce que j'avais vécu dans ce milieu rural quand j'étais petite. Après mon adolescence, je n'y suis jamais retournée. J'étais dans ces moments de remémoration, de rappel. Je me rappelle encore. Dans cet état, je n'ai pas vu que mon frère et sa fille s'éloignaient. Tout passait vite, très vite. D'un coup, les cendres de ma mère était sous les racines d'un olivier et je n'étais pas là. Très rapidement, j'ai traversé la route pour accompagner le geste de mon frère d'ouverture de la terre pour mettre les cendres de ma mère. Un geste qui s'était déjà produit sans ma présence. Mes souvenirs s'étaient écrasés avec celui-ci. Je parlais avec une de mes cousines et quand je retournais ma tête, ils étaient dans la voiture prêt à s'en aller. Aveugle. Temps obscurci. Sidérée. L'invisible frontière entre les deux. J'étais seule. Peut-être, est-ce la condition ? Jeu des miroirs entre ma mère morte et moi dans la blancheur verdâtre et chaude de ces champs du Sud.

Je devais avoir un an quand ma mère, tout en me berçant, me chantonnait à l'oreille des chansons populaires ou du flamenco pour m'endormir. Dans cette proximité, je prenais le lobe de son oreille ou le mien. L'un ou l'autre, je le faisais tourner en rond doucement et je m'endormais. J'étais avec elle et pour elle. Cela me produisait une sorte de plaisir et de bonheur immenses et provoquait chez moi un sommeil profond. C'étaient des moments de paix et de protection face à l'hostilité du pays, que j'allais subir pendant mon adolescence. L'âge du début des lignes écrites dans la chaleur du désir.

Cette image de bonheur et de tendresse est la première que j'ai eue sans cesse dans ma mémoire, quand j'ai commencé à écrire sur ma mère, sur sa langue et sur moi-même.. Je la sens encore quand je réécris ce texte. Quand je pense à elle, un sentiment d'avoir été protégée dans certains moments, m'envahit. Pour le reste, la solitude.

Après, ces moments d'une intensité inavouable, j'ai toujours attendu, dans une peur inconsciente, la possibilité d'un nouvel abandon. L'oreille et l'écoute de sa langue étaient pour moi d'une importance extrême. Entre sa langue et la mienne, il existait un abîme et les traductions de ce qu'elle voulait me transmettre. L'abîme et les traductions étaient le monde où je vivais. Chaque matin, tous les deux, me mettaient face à la langue de ma mère, à la mienne, à celle des autres.

De cette langue maternelle, je connaissais par cœur sa voix, ses rythmes et ses intonations. Tout cela m'indiquait ses états d'esprit et ses inflexions dépressives et mélancoliques, incapables d'écouter mon besoin de tendresse. Dans ces moments, elle était envahie par quelque chose qui venait de très loin. Au-delà du temps, de toute chronologie. Au-delà des espaces menaçants ou perdus à jamais, mais inscrits dans son corps et dans ses langues invisibles. Je ne sais pas. En tout cas, assise à son côté, j'aurais bien aimé l'accompagner dans ces lieux et dans ces espaces méconnus pour moi, pour pouvoir faire, sans erreur, mes traductions. Tâche impossible, qui s'ajoutait à la mienne, et à mes propres erreurs quand j'étais en train de les faire.

Quant à ses mots, ses paroles, je n'y comprenais rien, ce qui m'obligeait à faire de continuelles traductions, surtout, quand la langue de l'adolescence a commencé à m'apparaître comme une évidence. Elle, cette langue, était mon refuge et mes livres. J'écrivais.

La langue de ma mère et de mon père, qui n'est pas celle-ci, est sans doute la plus violente pour moi. Je savais presque tout d'elle, ses gifles, ses silences et ses mutismes. Je connaissais parfaitement le vocabulaire sans mot de ma mère et les rythmes doux et plus tard amers et rauques, de la langue de mon père. Sa langue est restée intacte, immobile, morte jusqu'à aujourd'hui. Fossile. Morte et fossile. Mais sa langue pendant mon enfance porte encore pour moi des échos de poésie et de révolte.

Malgré tout, il me restait de la langue de mes parents en moi, quelque chose d'incompréhensible qui me définissait depuis très longtemps. Quant à la langue de ma mère, je méconnais les causes réelles de la difficulté qu'elle rencontrait à l'utiliser et à la transmettre. Des intuitions, plutôt théoriques, me sont venues à la mémoire et me donnent la possibilité de m'approcher de celles-ci. De sa part, rien n'a été dit sur la raison de cette impossibilité, sur sa vie même.

Longtemps, je n'ai pas pu écrire sur elle et ses langues. Après sa mort, le besoin m'est arrivé soudain, violemment. D'un coup, j'ai écrit ce texte et il ne m'a pas fallu traduire. Il y a eu quelque chose en moi qui se manifestait comme un torrent et me parle sans que je le sache de mes difficultés. Je ne sais pas comment cette chose s'est produite. C'était sa voix en moi. Les questions et les réponses n'ont pas changé les demandes. Nœud de tristesse mélancolique à travers mon corps, ma chair, provoquant ma chute entre les mots silencieux qui venaient d'elle. Vertige inexorable.

Après la guerre civile, qu'elle l'a vécu à 12 ans, il fallait taire. Taire ou mourir. Ne rien dire directement, tout devait être sous-entendu ou signalé par des gestes clandestins et par des regards imperceptibles. La mort surveillait. En ce moment, la page est un espace blanc où pendent les mots, qui ne peuvent pas décrire tout ce qui se filtrait entre les gestes et les regards, dans les conversations avec ma mère. Conscience que cet héritage a laissé sur mon corps et dans mes langues. Un reste de déchirure intraduisible de ma mère et une autre de moi-même. À toute cette dévastation, s'ajoutait des longs moments de mutisme et des entre-dits, pour que personne ne sache ni ne dévoile ce qu'on disait, ce qui pouvait amener à une délation.

La langue de ma mère, son langage des yeux et du corps tout entier, causes de douleur et de souffrance, sont en moi comme s'il s'agissait d'une trace grotesque, mais énormément efficace, dans le fait de me rendre impossible la tâche de traduire ce qu'elle me disait. Il m'a fallu abandonner ma langue d'origine, familière, pour une langue travestie de puissants désirs de mon père, francophile convaincu.

De cette langue travestie, ma mère a retenu un seul mot, couteau, qu'elle prononçait d'une manière exquise, comme si ce mot lui rappelait la vie de sa mère, qui avait apparemment servi la table chez une famille avec des traces aristocratiques. Ma mère ne savait plus. Mais de temps en temps, elle prononçait quelque chose qui ressemblait au mot « fourchette ». Ces deux mots comportaient une espèce d'archéologie de sa famille maternelle. C'est tout ce que j'ai su. Histoire silencieuse de laquelle j'étais exclue.

De cette exclusion, la langue difficile de ma mère et celle de mon père, narrateur des contes improvisés, sont brodées en moi comme s'il s'agissait de profondes couches de dentelles, qui laissent voir à la surface cette autre langue, la mienne aussi, dans laquelle je me sens bien pour écrire les douleurs et les plaisirs.

Choc de langues. Maelström. Des constructions langagières déchirées. Étranges, mélangées à des grammaires différentes, celles de ma mère, de mon père et la mienne. La langue travestie viendra, avec l'exil de ma langue familière, m'investir complètement. Avec le temps, ma façon de l'appeler changera. Aujourd'hui, elle est ma langue au-delà de la frontière, ma langue transpyrénéenne. J'y écris ma vie, mes propres désirs, mes découvertes et mes plaisirs sans tutelle. Échappée de la langue des interdits. Sans aucune objection.

Cette langue apparaît naturellement. Ça vient par des actes de mémoire ou autres et par le souvenir de lectures de jeunesse et actuelles, point de départ d'un long séjour dans la langue que mon père avait choisi pour moi et les traductions de la langue de ma mère.

Je me sentais dans une ambiguïté totale entre le besoin de m'approcher à la langue de ma mère, pour essayer de la traduire et l'éloignement qui me provoquait les lectures dans d'autres langues étrangères.

Dans ce mouvement, je tentais de comprendre l'une, l'autre, les autres langues, mais celle de ma mère, comme elle-même, me restait complètement effacée de ma vie depuis mon enfance, surtout quand mon père me disait tout content, la facilité que j'avais pour adopter le rythme de la langue des autres. Je suis une autre dans ma langue. Je bois de la langue des autres. Courant torrentiel de douleur et de vérité contre tout simulacre.

Il m'est devenu impossible de rester dans le territoire de ma langue d'origine familiale, l'espagnol. Au fil de temps, cette langue deviendra un choix me constituant. Epaisseur tendre accolée à ma langue transpyrénéenne. Toutes les deux sorties du corps de ma mère et des désirs de mon père. Entre les deux, parmi les traductions et mon impossibilité de les faire, j'ai trouvé, dans l'éloignement, l'essentiel, un autre.

Épuisée à force de supporter les malheurs de la langue de mon pays, je suis partie en 1978 et je suis retournée en Espagne en 1990, lasse de traîner mes valises. Après ce temps, je suis rentrée dans mon pays sans y être invitée. Comme une étrangère, expulsée d'avance. Expérience du temps et d'autres espaces, du corps et des langues, en dehors de mon territoire d'origine, qui allaient me construire une autre par une autre langue. Doublure incompréhensible pour la langue de ma mère. Pour ma mère même.

Après ce temps de silence, que la maladie de mon père occupait, j'avais besoin d'un peu de tendresse pour ma langue, mais je ne savais pas comment poser les bonnes questions à ma mère. Parallèlement, mon corps est devenu une autre chose. Il me lâchait. Je ne savais pas quoi faire de lui et de ses langues.

En septembre 1991, à Madrid, j'ai pris rendez-vous avec une psychanalyste qui allait être la mienne pendant très, très longtemps. Avant, lors de ma première prise de contact, je lui ai exposé mes deux conditions. La première, que mon psy devait être une femme, ce qui était le cas, et lacanienne, à cause des études que j'avais faites à Paris. Pour la deuxième de mes conditions, ce n'était pas le cas, mais compte tenu de l'état où je me trouvais, j'ai fini pour m'en foutre des écoles, des perspectives et des méthodologies. Je désirais surtout vivre. C'était cela mon point de départ. C'est pourquoi, je ne pouvais pas me permettre de choisir un nouvel abandon de moi-même. J'ai payé cette femme, son prénom ressemble à une page blanche, deux séances par semaine pour pouvoir retrouver la couche en dentelle de la langue folle de mon père et la pratique des traductions de celle de ma mère, que j'ai continué à faire jusqu'à sa mort. La même qui n'a pas réussi à faire disparaître sa langue d'eau en moi, à cause de ma remémoration obéissante et de l'arôme douloureux de la trace mortelle qu'elle a laissée à jamais.

Auparavant, vers la fin des années 70, j'avais eu un premier contact avec la psychanalyse qui, à l'époque, était presque clandestine en Espagne. C'était l'époque de ma clandestinité sans marges. Dans ce cas-là, il s'agissait d'un homme. Cette psychanalyse a duré trois ans. Elle a été interrompue brusquement, d'un jour à l'autre. J'ai su plus tard que mon thérapeute avait dû disparaître par des raisons politiques. Je n'ai rien su depuis. Petite histoire sans explication. Silence.

De cette psychanalyse en faillite, la seule chose que j'ai gardée dans ma mémoire, est qu'elle a eu pour moi une fonction thérapeutique et d'une certaine façon a été aussi libératrice. À l'époque, je n'avais pas d'argent ou presque. Allongée sur le divan, je me suis dit qu'il fallait que je parle car la séance coûtait cher. Ceci m'a permis de rompre mon silence pathologique. J'ai commencé à parler doucement pour ne pas pouvoir m'arrêter ensuite.

La rupture brusque de cette psychanalyse, m'a laissé impuissante à l'heure de continuer à faire les traductions de la langue de ma mère. J'ai décidé qu'il fallait partir ou mourir. Je suis partie. C'était 1978.

Parallèlement à cette situation, avant d'arriver à cette première psychanalyse qui fut un début de libération, la langue de ma mère était mortelle pour elle-même. Elle appelait constamment à une sorte de père symbolique, son psychiatre. Don Jesús, un homosexuel refoulé et ivrogne pour moi, mais pour elle, c'était son père d'adoption, son espoir de vivre.

Pour elle, son père biologique était mort à l'âge d'un an. La présence de cet homme et son alliance pathologique avec ma mère me provoquait des irrémédiables soupçons. Il s'agissait du pouvoir de lui sur ma mère et de celle-ci sur lui en ce qui me concernait. Un étrange rapport qui me sidérait et que je n'ai jamais pu traduire, sauf plus tard, à travers de très brefs commentaires de mon frère sur lui. Il le connaissait bien car mon frère, étudiant de médecine, travaillait dans le même hôpital psychiatrique que lui.

Une sorte de profonde intuition m'indiquait, que je devais partir sans excuses de ce monde oublié de ma langue, de toutes les langues que je croyais posséder.

Le rapport étrange de ma mère à la langue était, peut-être, la conséquence de la folie de la sienne à cause de la guerre et de ce père mort d'un coup, sans aucune vision de l'approche mortelle. Son cœur s'oublia de vivre la nuit. L'urgence du réveil de sa mère. L'hallucination de voir de la viande courir devant ses yeux. La mort sans médiation. Le silence. Ceci était le récit de comme son père était mort de la part de sa mère. Ceci a créé en elle, avec le temps, un tissu cicatriciel que ma mère n'a jamais pu dire. Quelque chose a dû se décompenser chez sa mère cette nuit et plus tard en elle. Pensée fugace et des mots qui m'interrogent aujourd'hui. Traduction sans solution. Impossible.

Le temps a passé. L'errance de 1978 au 1990, peut-être. Toujours des chemins physiques et autres. Une certaine initiation sans remède, dans l'écoute d'une pluralité des langues sans traduction. De cela, j'en suis sûre. Mes langues et mon corps, ce sont d'autres choses. Mes langues changent, mon corps vieilli sans se taire.

Avec l'absence de ma mère, je peux mieux la traduire. Il m'a fallu toujours et il me faut encore de la distance pour que mes essais de traduction de ses langues, présentes ou absentes, réussissent presque à moitié, mais sans intervalles.

Les temps passent, les langues aussi, sans peine ni gloire comme on dit en Espagne. Dans cet état de point d'inquiétude constante. Béat. Béance.

En septembre 2013, pendant ma dernière séance d'analyse, que j'avais commencé en 1991, j'ai posé une question à ma psychanalyste à propos de la difficulté ou non qu'elle avait eue pendant ma thérapie, par rapport à une langue qu'elle ne connaissait pas. Ma

langue transpyrénéenne. « Toute ton analyse a été difficile », m'a-t-elle répondu. Au début, elle employait pour me traduire cet étrange livre appelé dictionnaire.

Pendant tout ce temps, j'avais abandonné mon effort pour traduire ma mère à cause de la traduction personnelle que j'étais en train d'effectuer en moi sur le divan. J'apprenais que j'avais abandonné les traductions de la langue de ma mère comme elle m'avait abandonnée. Je suis revenue à ma mère, à sa langue et aux traductions à la fin de mon analyse, mais je faisais tout cela depuis un autre lieu. Et de ce lieu, j'ai pu récupérer de sa bouche, ses rythmes, ses intonations et ses murmures sans mots, à peine audibles.

Récupérer la langue musicale de ma mère, même si la traduction était un mur auquel je devais me confronter systématiquement, c'était me récupérer de ses abandons. Entre temps, j'avais appris de cette langue maternelle qu'un seul brin de temps séparait le moment où le bébé considère la mère présente et celui où il la croit absente ou morte. Ce temps minuscule est un frisson du corps où la vie et la mort s'entremêlent. Maintenant, ma mère est morte et il n'y a pas de mélange, c'est liquide. Entre la langue de ma mère et la mienne, celle de mon père, lecteur et conteur de poésies et de contes. Mais revenons à la cause première, au fait des traductions de la langue maternelle. De ses langues.

Le légat de ma mère a été la traduction et le devoir de la traduire. Le seul. Essayer de la comprendre et de savoir ce qu'elle voulait me transmettre, oralement et avec ses yeux, mais surtout, avec un léger toucher de son coude sur mon bras adolescent quand nous étions avec ses ami(e)s à elle, que je ne connaissais pas, était ouvrir un monde d'amertume. Ce toucher, que j'interprétais comme un ordre, voulait dire que je devais me présenter en disant des formules de politesse stéréotypées à la dame ou au monsieur en question. Inconsciemment, je traduisais ce geste comme un acte de mise à nue psychologique intolérable, me dévoilant et mettant ma faute et mes secrets en évidence, devant les autres. Je prononçais la petite phrase de politesse demandée soit de façon inaudible, comme ma mère murmurait ses malheurs dans la pénombre de la salle à manger se croyant seule, soit la formule restait dans le silence de ma bouche, tellement le geste de ma mère me mettait mal à l'aise. Après ce moment, qui durait quelques secondes, sans savoir si j'avais répondu ou non, elle continuait à parler avec ses ami(e)s et me laissait tranquille. Je pouvais partir. Je disparaissais rapidement chercher d'autres endroits, d'autres personnes.

Aujourd'hui, ma mère est morte. L'appel, je le porte en moi depuis ma naissance. Il continue et continuera. Restera toujours, Seulement un appel sans mots, ils deviennent ainsi comme le cœur de l'abîme.

La communication avec elle était toujours mêlée de brouillard, de sous-entendus et de mélancolie. À cette époque, je sortais de l'adolescence comme on sort d'une rêverie. Tout ce qu'elle me disait, restait toujours à l'extérieur de moi-même comme si le mur qui nous traversait était mutuel. Incapable de nous comprendre, je devais me séparer un moment, créer un écart entre elle et moi, pour que la sonorité de ses mots rentre dans mon corps et seulement après, je pouvais décoder ce qu'elle voulait me dire. Je pouvais lui répondre. Temps et espace nécessaires. Haute mémoire. Son rapport à la langue, tellement réduit, me rendait impuissante et m'excluait. Quand cela se produisait, car elle était fâchée contre moi, elle changeait de ton, il devenait très aigu et était accompagné

d'un rictus de dégoût dans ses lèvres. Elle employait toujours la même phrase indignée, « tu eres muy moderna », qui camouflait une tension corporelle et montrait son désaccord avec ma liberté sexuelle. Répression du franquisme et de l'église catholique obligent. Des fleurs fanées qui se manifestent encore.

Ce sont ces événements qui ont construit la vie de ma mère et la mienne. Des événements forts qu'elle a vécus et qui ont été, peut-être, la cause de son étrangeté face à la langue : la perte traumatique de son père à l'âge d'un an, le manque d'école pour les femmes dans le monde rural de l'Espagne du Sud des années 1930, la guerre de 1936-1939, les morts dans sa famille maternelle par la Phalange et la Garde Civile, la tonte de sa cousine et des autres femmes amies, obligées à se promener sur la place centrale du village supportant le regard violent des autres, la menace de mort de sa mère pendant la guerre, qui l'a amenée à la folie... rapport défailant au Symbolique. Cela je l'ai appris plus tard. Cela est aussi dans mes langues. Dans mes traductions.

Pourquoi laisser faire les génocides ? Me demandais-je sans pouvoir me donner une seule réponse rassurante. Ana, mon amie, me dit toujours que cela est en rapport avec le côté obscur de l'être humain et avec la possibilité que nous avons d'échanger, en nous-mêmes, le bien pour le mal et vice-versa, comme s'il s'agissait d'un éclair, d'un changement si rapide qu'il nous ébranlait. Hypothèse plausible, qui traduit une langue de corruption et de mort. Séduire l'autre abîmé par cette langue de mort, pour mieux le retourner et le réduire au silence, évoque dans ma famille maternelle le massacre et le carnage. La langue de mon père, ses expériences noires dans cette période de la guerre, restaient toujours en silence ou dans la bouche presque muette de ma mère, quand il racontait ses quatre ans de service militaire dans l'administration car il savait lire et écrire.

La plus remarquable de ces traces, est celle de l'immense fresque que ces mots ont laissés dans ma mémoire.

Dans cet état des choses, la vie continuait. Ma vie continuait de toute évidence. Je désirais la vie ou la mort à fur et à mesure de ma capacité ou non d'affronter et de laisser passer des traits cachés ou déchirés de la langue de ma mère à la mienne. À mon corps. Cassée. Seule. Il y avait déjà un début d'abandon de la langue d'origine et une extrême patience pour supporter l'amertume ouverte de ces périodes que j'appelais sans langues. Pendant tous ces longs moments, je vivais sans trêve dans la croyance d'avoir compris quelque chose de sa langue sans traduire. Traduite. Mission impossible.

A la même époque, un nouvel abîme s'ouvrait entre ma mère et moi. Entre nos langues et comme conséquence, entre nos corps. Géographiquement, ont été très loin l'une de l'autre. J'habitais Paris, elle, Séville. Cet espace entre nous a rendu possible qu'en 1985, j'écrive mon premier roman, abandonnant la poésie et l'expérimentation poétique que j'avais cultivé depuis mon adolescence. Ce premier roman était titré *La Tour de l'Abîme*. Il était une sorte d'autobiographie qui me servait à coller, à travers l'écriture, les morceaux et les déchirures de ma vie et à intégrer en moi, comme une partie essentielle de mon identité, ma langue transpyrénéenne. A Paris, l'espagnol va disparaître complètement de ma vie ; le français et l'anglais, que je refusais plus tard à cause d'un mandat de mon père quand j'étais petite, avaient pris sa place. Mais, une trace lointaine de l'espagnol de ma mère et un goût nuancé de la langue espagnole de mon père,

restaient dans un lieu caché et plié de mon corps, gardant toute ses violences. L'anglais devenait pour moi la langue d'une représentation totalitaire du monde, destructrice des différences. Ce refus, je le conserve encore aujourd'hui.

Avec le temps, j'ai habité les territoires de ces deux langues. Avec le temps tout vient et tout s'en va, comme les plus chouettes souvenirs. Des amours, des ballades dans la forêt et Paris la ville ouverte où je respirais mes nouveaux désirs et découvrais des savoirs inconnus. Immensités.

Après un très long séjour en France, je suis rentrée en Espagne comme une étrangère. J'étais dans une frontière comme je le suis encore. Entre deux langues. Entre des mots, entre des intonations et des rythmes. Entre les lignes d'une écriture où je ne sais pas comme elle se produit. La fatigue des mots et l'emploi désespéré de ceux-ci qui m'empêchaient des véritables traductions.

Malgré l'étrangeté de ma mère à la langue, mon impossibilité de la traduire était en rapport avec le fait que je ne pouvais pas me servir des dictionnaires. Avec eux, je tombais toujours dans des définitions circulaires et la langue de ma mère restait très souvent en dehors de celles-ci. Mais un champ de différences existait entre les deux langues surveillant toutes ces autres manifestations que la langue de ma mère m'offrait, à travers lesquelles j'ai pu recommencer et reconduire la mienne dès mon arrivée au pays et ainsi continuer mes traductions en faillite.

Quant à la langue rieuse de mon père, elle avait complètement disparu de ma vie à cause de la brutalité exercée contre moi avant mon départ. L'espagnol séducteur et paternel de mon enfance, est toujours en dehors de moi. Il est devenu pour moi une langue contaminée. Maintenant, ce que j'écris, soit dans ma langue transpyrénéenne, soit en espagnol, dépend de mes différents états d'accessibilité à mon psychisme et à ma pensée. Située entre ces deux langues qui me constituent, j'ai construit le réseau de mon psychisme à travers le temps et le monde des âges lointaines.

Certes, je l'ai déjà dit dans ces pages. Je suis retournée en Espagne vers la fin 1990. Ce retour a été le début d'un dur et lent rétablissement de l'espagnol comme ma langue habituelle, quotidienne, sans pour autant abandonner les traductions de ma mère et ma langue transpyrénéenne.

Malgré ce retour au pays, j'ai toujours dû rester loin de ma mère. La distance était la condition préalable pour pouvoir nous communiquer sans violence et sans peur des mots. C'était justement la condition pour que je puisse l'écouter et commencer à faire les interminables traductions de ce qu'elle voulait me transmettre.

En dépit de cela, des allers-retours pour lui rendre visite rendaient plus facile mon accès à ce qu'elle racontait de sa vie de jeunesse et facilitaient ma compréhension silencieuse, qui nous approchait pendant ces moments forts.

En l'écouter, j'ai commencé à m'intéresser à la période de l'après-guerre civile espagnole. De celle-ci, j'avais seulement écouté dire les déchirures d'un récit qu'à force d'être répété avec des mots inquiétants, est resté dans ma mémoire. Celles-ci vont prendre place dans le désir de m'occuper des vies des femmes parallèles à celle de ma mère, toujours silencieuses et silenciées encore aujourd'hui.

Le temps passé provoquant la distance, faisait jaillir dans ma pensée d'autres langues traduisibles comme celle de ma mère, qui s'approchaient et s'éloignaient en moi de façon paradoxale.

En 2002, j'ai lu dans le journal *El País* un article sur une exposition sur l'exil espagnol de la guerre civile, qui avait lieu à Madrid dans le Palais de Cristal du Retiro. Le sujet m'intéressait, sans être vraiment consciente du niveau de cet intérêt ni de l'inquiétude que cela me provoquait.

Je suis allée la voir et d'un coup, dans cette exposition du Retiro, le mot « valise » prenait pour moi un sens différent, personnel, de la signification du dictionnaire. D'une certaine façon, ce mot avait pris pour mes parents et pour moi-même, un sens de fuite et de libération du cercle affreux des villages et des villes du Sud.

Malgré le silence sur ces affaires dans la vie de gens, chez mes parents, je me rappelle, il y a toujours eu un discours sur les conséquences de la guerre civile dans la famille, de ma mère, de mon père et sa sœur, ma tante paternelle. C'était un silence mélangé avec des mots déchirés, courts, terribles sur leurs expériences pendant cette période critique, qui leurs avait laissés, chacun à sa façon, une langue mortelle entrecoupée des longues périodes de mutisme et de vides. Aujourd'hui, je retrouve ces mêmes gestes de silence chez les gens traumatisés.

Mon père racontait l'histoire, courte, mais avec une voix ferme, de comment les gens tombaient morts de faim dans son village du Sud l'année 1940. Il le répétait de façon obsessionnelle. Il répétait inlassablement cette histoire de faim avec l'accord de ma mère dans une langue complice. Mon père a été toute sa vie mince, mais il était un grand mangeur. Il mangeait tout, de la nourriture, des gestes, des séductions et des mots. Maintenant, la guerre se raconte peu, elle est très souvent en images. Cela nous fait moins peur, produit moins de douleur. On fait vite la digestion du malheur des autres, surtout quand ils sont loin.

La faim et la mort dans le discours et le corps de mon père. Plus tard, quand j'étais adolescente, la découverte des journaux du PCE. Mon père clandestin, apportant la clandestinité à la maison. Dans cette clandestinité, saillissait une phrase mortelle, anticléricale à fond : « Combien de curés ont tué aujourd'hui ? », qu'il prononçait systématique et catégoriquement tous les jours à 14 heures, l'heure du repas familial et le moment d'écouter *El Parte*, l'émission des nouvelles politiques du Régime à la radio.

La phrase, exprimée de façon virulente, nous montrait la haine qu'une partie de la population portait au rôle joué par l'église catholique pendant la guerre et le très long après-guerre. Un rôle que d'une façon moins évidente elle joue encore. Pendant ces repas, l'écoute des nouvelles de la radio était entrecoupée par des conversations entre mes parents sur la vie quotidienne, sur la politique et par des silences. Les enfants on écoutait, on racontait l'école, on riait. Plus tard, les repas duraient 30 minutes, après, je disparaissais de la maison.

Avec le temps, j'ai compris l'attachement idéologique de mon père à l'anticléricalisme français, à la langue et à la culture française. Le goût pour la lecture et les livres, c'est cela que j'ai reçu de mon père en héritage non sans passer par une sorte de traduction et d'adaptation à mon corps. Corporelle.

Chez mes parents la vie restait clandestine, traduite, imposée par un dehors dangereux que je répétais inconsciemment, ayant une attitude vigilante avec ce que je disais même longtemps après la mort du dictateur. C'était ma clandestinité à moi.

Ma mère, elle aussi, avait son histoire, celle qui avait frappé sa mémoire. De temps en temps, quand elle se sentait en sécurité, proche de moi, elle commençait un récit très bas, comme un murmure, sur les femmes tondues, sa cousine qu'elle connaissait bien, se promenant dans la place de son village du Sud, après avoir bu une bonne portion de l'huile du ricin pour les faire chier devant tout le monde, devant tous les vainqueurs femmes et hommes. Se promener et se salir. Se salir et se promener sur la place de son village. Saleté des regards sur les corps de ces femmes vaincues, devenues des choses. Misère cadavérique de tous les côtés, surtout des regards des hommes. Sans mots pour traduire cela. Voyeurisme sauvage. Condamnation à l'enfer. Après cet étouffement des mots à mi-voix, elle restait en silence, se levait fatiguée et continuait ses affaires. Je l'écoutais. Je restais sans mes langues. Je me demandais ce que la vie représentait pour ma mère et pour moi près d'elle. Le génocide espagnol comme tous les génocides, n'a été possible que par un usage de la langue sans corps. Langue de pure représentation. Langue d'une extrême violence.

La recherche sur la guerre civile, que j'avais commencée avec la découverte de la valise dans l'exposition du Retiro, était un essai pour connaître en profondeur la vie de ma mère et la mienne, pour pouvoir ainsi traduire mieux sa langue à elle.

L'inquiétude a été une constante dans ma vie. L'année 2000, je suis retournée à Paris une fois de plus. Paris avait changé. Je ne sais pas si c'était la ville ou moi ; en tout cas, les différences que j'observais étaient en rapport avec la quête que je menais sur la langue rare de ma mère. Introuvable.

Engagée politique et dans le féminisme dès ma jeunesse, mes retours à Paris me plongeaient dans ma langue transpyrénéenne à travers une autre langue, celle de l'exil. Mémoire de l'exil que mes parents ont souffert sans sortir de leur pays.

L'année 2000, je suis allée voir à Combs-la Ville un ancien combattant, un anarchiste espagnol, membre de la CNT, dont la sœur avait été la compagne de Durruti. Après quelques rendez-vous chez lui, on est devenu amis jusqu'à sa mort. Adolphe Terraza avait l'histoire d'Espagne en langues, le catalan, l'espagnol et le français et en timbres, grand collectionneur.

À Combs-la Ville, j'ai aussi trouvé une langue transpyrénéenne mortelle. Celle-ci me provoque encore des frissons quand j'y pense. Suite à un des rendez-vous avec mon ami anarchiste, je suis allée à la Maison des Anciens Combattants pour demander des renseignements sur la participation de la France dans la Deuxième Guerre Mondiale et voir le musée. J'ai parlé avec une dame dont je ne me rappelle pas le nom et j'ai réussi à avoir les numéros de téléphone de deux femmes de la résistance, qui ont vécu les camps de la mort. De retour à Paris, j'ai vu des grandes affiches annonçant le festival de cinéma des femmes de Créteil. La nuit tombante reposait sur les traits des ateliers. J'étais seule.

J'ai pris rendez-vous avec elles dans des jours différents. En une semaine, j'avais leurs témoignages. L'une à 14 ans était à Auschwitz, l'autre, à 24 ans, à Ravensbrück, le camp des corbeaux. Le Réel, c'est quand ça cogne. Je confrontais le Réel.

Choc dans ma langue transpyréenne et dans la langue cachée que j'avais de ma mère. Moment d'explosion de la conscience. La langue de la mort m'a attrapée pour ne pas accepter tous les génocides, que j'ai vus et que j'ai entendus, au passé et au présent. De l'irreprésentable encore. Une urgence ou la vitesse d'un réveil, qui me provoque encore des frissons quand j'écoute aujourd'hui cette langue mortelle. Celle des hommes dans leur violence. Une langue de Père-version. Je fais partie de cela, je l'ai admis quand j'ai appris à voir ce qu'il y avait dans son intérieur.

Encore l'année 2000. Elle s'était passée dans l'effrayante confrontation avec la langue de la peur et de l'exil sans retour. En 2002, au Retiro, j'avais déjà tout ce bagage sur mes épaules. La salle de l'exposition au Palais de Cristal n'était pas très grande et à moitié vide. Des visiteurs peu nombreux, semblaient découvrir leur propre mémoire avec étonnement. Réussite de la langue et de l'histoire franco-catholique, qui existe encore malgré le temps qui passe. L'Église catholique encore complice. L'Église catholique encore la mort.

Dès mon entrée dans la salle, ce qui a attiré mon attention, c'était une petite valise en carton qui contenait à l'intérieur des documents et des choses de toilette pour homme. Celles-ci semblaient avoir été prises en vitesse par quelqu'un, homme ou femme, parce que la mort s'approchait. La valise que ma mère a prise au moment de laisser sa famille et de partir pour se marier. Une semblable. Image valise.

Nudité totale de cette image, de cette valise d'exil qui est restée dans ma mémoire. Le début et la suite de mon enquête sur les femmes espagnoles vaincues. Ma mère occupait la première place, une partie de sa famille aussi. Mais la difficulté extrême pour parler avec elle continuait, à cause de mes exercices de traductions de sa langue et de mes défenses, qui finalement, ont lâché et m'ont permis de parler avec elle de sa famille franquiste et catholique sans traduire. Directement. De laquelle, elle était l'exception.

De cette famille je sais seulement ce que ma mère m'a raconté, rien de plus, car je n'avais pas de contact avec elle, ma mère non plus. Je savais de son existence, mais elle était loin de toutes mes langues. L'origine de cet éloignement était le choix de ma mère pour mon père, ce qui m'a marqué dès mon origine.

Mon enquête sur les témoins femmes de la guerre civile a duré dix ans. Pendant ce temps, il y a eu des périodes de silence dans toutes mes langues. Celles-ci revenaient doucement, sans me rendre des comptes et je reprenais le travail exclusivement dans la langue de ma mère, pour m'occuper des autres témoins et des morts qui sont encore dans les fosses communes, comme son cousin disparu à jamais. Spectre silencieux au milieu des pins et des champs d'olives dans son village du Sud.

Qui sait quelle terre mortelle me parle dans ma langue de mémoire ! Imaginaire du châtement qui s'inscrit dans le visible. Conquête fantasmée des corps des femmes, du mien, sans aucune possibilité de traduction directe. Ni inverse. Le passé vit encore dans son impossible présence. La mémoire d'une femme, ma mère, qui n'a pas vécu un temps de paix et d'innocence. La mort et les cadavres la hantaient, peut-être à cause du silence de leur cris intérieurs, sans mots prononcés. Peut-être à cause de ses crises. De ses instants découverts par elle-même. De sa voix triste à peine compréhensible pour pouvoir se tenir debout, sans peur. Mais il y aura le matin, des matinées, des journées toutes

entières pour pouvoir se parler. Songer. Je n'y peux rien. Sans mots, moi aussi. Je ne peux faire aucune traduction. Mon père mourait, se transformant en cadavre lentement.

À la fin de sa vie, la nostalgie de ma mère de son lieu d'origine malheureuse, de sa mère, de ses désirs et de sa terre-langue, disparue dans les champs d'olives, quand elle abandonna son village blanc, pas loin de Cadiz. Elle était loin.

L'autre partie de la famille de ma mère, celle qui est resté au village du Sud, n'a jamais souffert de représailles, seulement elle, doublement exilée par sa mère à cause de son mariage avec mon père. Elle admirait sa capacité langagière et de séduction de mon père. Elle l'aimait. Quitter sa mère, son village, était voir le jour.

J'ai senti dans ma peau une partie de mon histoire oubliée, quand j'ai vu la petite valise dans l'exposition du Retiro et tout ce qu'elle représentait pour moi et ma famille. A mes yeux de l'époque, l'exil frustré de mon père pour l'Argentine et l'exil de la langue de ma mère au début de mon errance : la distance et les pays inconnus. Des départs. Des retours, quelquefois dans la même ville qui était Paris et une seule langue. Après un nouveau silence et des solitudes.

À Paris, très souvent, j'allais parler avec Michelle, la bibliothécaire de la Bibliothèque des femmes Marguerite Durand, qui, à l'époque, se trouvait dans la Mairie du cinquième arrondissement. Les phrases que j'échangeais avec elle, étaient déjà choisies par moi à l'avance. Je comptais les phrases qui apparaissent dans ma tête peu de temps avant ma sortie de ma chambre de bonne. Blocage. Le reste du temps quand personne ne te parle, tu commences à te parler toi-même. Je me parlais avec ma langue de deuil. Je savais seulement que je marchais tout au long des rues jusqu'à arriver à ma chambre après mes cours à l'Université de Paris 7. Ainsi les exilées.

En Espagne, la présence de ma mère s'imposait de temps en temps. Elle me réclamait à son côté avec sa langue de douleur et j'avais peur d'improviser des traductions qui ne seraient pas correctes. Très souvent, quand j'allais la voir, je mimais la comprendre, mais faire des traductions constantes me fatiguait trop. Elle ne s'est jamais aperçu de cela. Elle n'a rien connu de ma vie par moi-même. Pour elle, j'étais son mystère. Elle savait de moi ce qu'elle entrevoyait à partir de ses propres intuitions, qui restaient la plupart du temps silencieuses. Ceci était le contrat que nous avons signé sans rien nous dire à force de temps et de distance, mais qu'elle brisait dans de très rares occasions comme celle où elle avait prononcé une petite phrase isolée, timide, presque inaudible, mais très proche de moi, de mon oreille : « Je sais que tu as beaucoup souffert ». Dans ces étranges moments, les sentiments passaient par nos langues cassées. Les distances noires et suffocantes disparaissaient. Mais il y avait le matin. Toute la matinée. Des journées entières où je partais et j'allais oublier ce petit moment que maintenant, après sa mort mortelle, revient sans cesse.

Je la revois pleurer lors de mon premier départ pour la France. Cette image me revient aujourd'hui. À l'époque, nos langues de connexion sont restées silencieuses. Je la vois s'éloigner, mais, curieusement, l'image du souvenir m'offre au premier plan, la voiture rouge où j'étais assise qui marchait en direction interdite. Avant, pendant très longtemps sa langue de menace, que je comprenais directement, sans aucune nécessité de traduction. Vite, ses yeux se sont séchés. Je regardais vers l'avant, vers les premiers

endroits où j'allais oublier ma langue familière pour ma langue transpyrénéenne. Il fallait m'éloigner pour trouver ces autres langues et mon écriture. Malgré cela, qui existait en moi comme une quotidienneté, mon appel constant de mes langues se produisait au moment où j'ai compris que de sa mort, de sa langue de deuil, me restait seulement, une date le 11 septembre 2017 à sept heures trente du matin. Un temps déterminé. Sa mort.

Au moment de l'écrire, et réécrire, je pense à la date de sa mort, à sa disparition. Je ne la vois pas morte, mais chez elle, en train de marcher lentement. Petits pas sans arrêt se dirigeant vers la porte pour m'ouvrir et plus tard, direction le canapé du salon, son endroit préféré, où elle se reposait inclinée vers la droite pour se concentrer et murmurer des choses incompréhensibles pour tout le monde sauf pour elle. Peut-être, elle se racontait ses solitudes, ses amours et ses tendresses, ses déchirures et ses absences de langue pour dire, pour me dire. Ainsi, elle et moi, nous étions des exilées.

De sa mort, de ma langue de deuil, une date et un temps précis, ce 11 septembre à sept heures trente, encore une fois. Au moment de l'écrire, je pense à cette date et je m'aperçois de certaines coïncidences toutes mortelles.

Le 11 septembre, le jour de l'attentat (les Tours Jumelles en 2001, et plus tard, en 2004, celui de la Gare d'Atocha, à Madrid, où ma mort n'était pas encore inscrite dans ma peau). Sauvée pour avoir changé mon emploi du temps quotidien, qui était celui de l'explosion des bombes dans les trains, pour aller me faire une prise de sang dans un cabinet proche de la gare. Sang et silence blanchâtre dans les rues des alentours une demi-heure plus tard. C'était huit heures trente. Je marchais, je n'habitais pas très loin de la gare. J'y habite encore. Comme d'habitude ma mère n'a rien su de cette possibilité de disparition mortelle qui m'a cernée. Quant à mon père, mon père muet, mon père cadavre, je ne le verrai plus en vie, sauf à travers sa langue de maladie. Entre les deux, je suis seule. J'ai besoin de toutes mes langues pour condenser tous les liens et les matières qui me cerclent. J'ai besoin de toutes mes capacités de traduction.

Un jour, ma mère m'a confié sa langue d'amour et je ne l'ai pas refusé. Je n'ai pas eu besoin de la traduire. C'était à propos d'une seule phrase dirigée à mon père avec un ton mélangé de sévérité et de soumission : « Laisse-la ».

Dans ma mémoire, cette phrase est restée comme une trace audible de sa langue d'amour. Comme une tendre rumeur qui perdure encore dans ma vie pleine de son absence remémorée.

Aujourd'hui, je te dis, maman, que toutes tes langues que j'ai traduites sont en moi, douces et familières. Je les aime. Elles me viennent tout naturellement, en ellipses, avec les miennes. J'aime comme toi, ne pas avoir à tout dire, me laisser des secrets pour que ma vie se déroule maintenant dans une absence assimilée aux tiennes, récupérant tous les jours ces langues nuancées par ma mémoire sensorielle.